

On s'abonne à Lyon,  
Rue Neuve, 37, au 2<sup>me</sup>.  
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS  
doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :  
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :  
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré  
pour les annonces d'une certaine étendue.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

En lisant le beau livre des *Revenants* de MM. Jules Sandeau et Arsène Houssaye, nous avons remarqué surtout une nouvelle si intéressante et empreinte de couleurs si magiques que nous n'avons pu résister au désir de la reproduire, persuadé que nos lecteurs goûteront plus de plaisir à la lecture de ce charmant épisode qu'à celle de nos pâles productions.

## LA PRIMA DONA.

Dans une des principales hôtelleries de Vérone on vit un soir un mouvement extraordinaire ; des groupes se formaient dans la salle et jusque dans la cour, on parlait avec chaleur : un étranger eût pu croire qu'il s'agissait d'un grand événement politique ; car, pour ce peuple restreint à la passion des arts, le début d'un chanteur ou le succès d'un opéra sont d'aussi puissants motifs d'intérêt que chez nous le renvoi d'un ministre ou une déclaration de guerre.

Or il ne s'agissait rien moins à Vérone ce soir-là que de la rentrée de la signora Gina, jadis les délices de la ville, mais éloignée du théâtre durant plusieurs années ; son nom partait de toutes les bouches accompagné des épithètes de *diva* et de *benedetta*.

Un grand silence succéda aux transports. Tous les yeux se tournèrent vers un jeune homme qui venait d'entrer sans rien dire à personne, et s'était jeté sur une chaise demi-brisée.

Il était beau, mais étrange. Près de lui, sur une table, il avait posé son manteau roulé autour d'une épée, et sa main droite était cachée dans son sein.

— Valterna ! lui cria quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Il ne bougea pas ; seulement ses grands yeux noirs se tournèrent lentement vers le cadran de la pendule.

— Il n'est pas temps encore, dit-il.

Et son regard, un instant animé, se voila de nouveau des longs cils de sa paupière.

— Quel est cet homme ? demanda un Français arrivé depuis une heure à Vérone.

— C'est Valterna, lui répondit-on.

— Un officier ? dit le Français en regardant l'épée et les moustaches du jeune homme.

— Non, reprit-on, un dilettante.

— Un voyageur autour du monde, dit un autre.

— Un furieux, un fou, ajouta un troisième en s'éloignant.

— Peut-être pas si fou qu'on le pense, dit le premier qui avait parlé, mais qui peut savoir la vérité?...

— C'est une histoire singulière et que nul que lui ne peut raconter.

Le Français, frappé profondément de l'aspect de Valterna, céda à un sentiment d'intérêt irrésistible en poursuivant ces questions. Les uns

lui dirent que c'était l'amant disgracié de la cantatrice Gina, d'autres que c'était l'amant heureux de la duchesse de R... — Écoutez, lui dit-on ; si vous êtes curieux de le connaître, essayez de le faire parler. Peut-être vous montrera-t-il plus de confiance qu'à un ancien ami ; peut-être aussi vous tournera-t-il le dos sans vous répondre, car il est bizarre, inégal, inexplicable, mais il n'est pas méchant. Avant sa folie c'était un grand cœur. Allez, parlez-lui de Gina. Si une fois vous le mettez en train de raconter, il vous en dira beaucoup ; mais on ne peut que médiocrement se fier à ses récits, car il ne sait pas toujours lui-même ce qu'il doit penser de sa vie.

Le Français s'assit à la même table que Valterna ; c'est alors seulement qu'il crut ne pas contempler ses traits pour la première fois. Il se demanda à quelle époque de sa vie le vague souvenir de cet homme devait le reporter, lorsque celui-ci, avec autant d'assurance que s'il l'eût quitté la veille, se jeta dans ses bras en l'appelant son ami, son camarade, son cher Numa. A ce nom le Français tressaillit ; il crut se retrouver enfant au collège de Montpellier, et serra contre sa poitrine un ancien compagnon dont la figure et le nom s'étaient presque effacés de sa mémoire, mais dont le caractère enthousiaste et sombre marquait comme un trait ineffaçable dans la vie de ceux qui l'avaient une fois rencontré.

— Vous me voyez bien changé, dit-il à son ami après ces premières effusions délicieuses pour deux cœurs qui trouvent l'un dans l'autre le témoignage d'un bonheur perdu ; le chagrin et la maladie m'ont vieilli plus que les années.

Numa l'interrogea avec cette réserve délicate qui inspire la confiance sans l'exiger.

— Gina ! répondit le Véronais ; et un sourire infernal sillonna sa bouche flétrie. Gina ! c'est toute mon histoire.

— Quel est donc cette Gina dont le nom trouve ici tant d'échos ? dit le Français.

— Vous ne le savez pas ? dit Valterna avec amertume, c'est la duchesse de R...

Numa fit un mouvement de surprise.

— Oui, reprit Valterna, la femme du duc de R..., votre compatriote. N'avez-vous pas entendu dire qu'il s'était marié ici avec une chanteuse ?

— Il est vrai ; je m'en souviens à présent.

— Gina ! pauvre Ginetta ! dit le Véronais ; on a vanté son bonheur, elle fut seule à ne pas y croire. Certes elle pourrait dire tout ce qu'il y a de maux vivants sous l'éclat des richesses... Elle était si belle autrefois, jeune fille chantant chaque soir sur le théâtre de Vérone, puisant le bonheur et la vie dans les applaudissements d'un public qu'elle enivrait de sa voix magique, et qui l'enivrait à son tour des transports de son enthousiasme ; jeune fille si belle à voir et si ravissante à enten-

dre qu'on ne pouvait la voir et l'entendre à la fois ! Oh ! si vous l'aviez vue paraître, froide d'abord et belle comme une statue antique, absorbant dans son regard toute une foule muette et pâlisante ! si vous aviez vu ses narines se gonfler, ses lèvres frémir, son sein s'agiter aux premiers accords ! puis comme tout-à-coup sa voix, sortant à flots harmonieux, coulait douce et sonore, ou éclatait forte et passionnée ! Voix du ciel, voix de l'enfer, remuant tous les cœurs, vibrant dans toutes les âmes, les rafraîchissant de suaves mélodies ou les torturant sans pitié d'accents cruels et déchirants ! Moi, je l'ai vue, cette femme, comme un lutteur épuisé de sa victoire, s'arrêter, les bras pendants, les yeux éteints, et l'on eût pu entendre son haleine embrasée s'échapper inégale et pressée de sa gorge haletante ; et la foule était là sans force, sans voix, osant à peine aspirer l'air... Puis c'était comme un rêve dont on sortait par un coup de tonnerre ; il n'y avait qu'un seul cri, qu'un seul enthousiasme, et la jeune fille souriait. Ses mains tremblantes se croisaient sur sa poitrine, et des larmes de bonheur brillaient à ses cils abaissés.

Valterna laissa tomber sa tête sur son sein.

— Vous l'aimez ! dit le Français en lui pressant la main avec un sentiment d'affection sympathique.

— Oui, elle était ma vie, répondit le jeune homme. La voir et l'entendre, c'était toute ma joie. Avant elle mes jours coulaient tristes et nonchalants, j'existais sans passions, sans tourments, sans désirs ; je la vis, je l'entendis, et mes jours se passèrent à désirer le soir, et le soir je sentis à mes larmes que j'étais né pour le bonheur. Les autres l'admiraient, je la bénissais en secret ; ils avaient pour elle l'enthousiasme, pour elle mon âme avait un culte : elle n'était que le soir de leurs jours, elle était mes jours tout entiers. Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que cette existence fade et monotone à laquelle on se laisse aller, vide d'émotions, de sourires et de peines. C'était mon existence à moi, et Gina m'apparut, bienfait et bénédiction ! Ma vie s'alluma à son regard, et mon âme engourdie se réveilla aux accents enchanteurs de sa voix. Le croirez-vous ? jamais ma main n'avait pressé la sienne, je croyais que mon regard n'avait jamais arrêté le sien ; mais elle m'avait donné les émotions qui enivrent et qui tuent, elle devint un besoin pour moi. Il fallut que chaque soir me rendit le bonheur de la veille. C'était comme une religion que je portais dans mon cœur, une religion à laquelle je vouais la vie qu'elle m'avait donnée. Gina m'avait-elle remarqué ? le bruit de mon admiration fanatique était-il parvenu jusqu'à elle ? son âme d'artiste, son âme enthousiaste et neuve avait-elle rêvé quelquefois à celle qui lui devait ses joies et ses délices ? Je l'ignorai long-temps, mais, étrange bizarrerie de ma destinée ! j'étais heureux ; je me disais que l'amour de la gloire remplissait sa vie tout entière et qu'il n'y avait plus en elle de place pour les autres passions. Elle pleurerait aux applaudissements d'une foule idolâtre, elle riait à une parole d'amour ; je n'avais donc pas de rival à craindre. Après le bonheur de l'aimer, il n'y avait rien de plus enivrant que le bonheur d'être aimé d'elle ; je n'y croyais pas, et, persuadé qu'elle dépensait tout son cœur dans ses chants, qu'elle le jetait tout entier sur la scène, je puisais dans l'activité qu'elle avait fait éclore en moi le sentiment exquis et pur d'une félicité sans mélange. Après vous avoir dit mes premières joies sur la terre, je ne vous parlerai ni du bruit que fit dans Vérone mon amour romanesque pour Gina, ni des étranges commentaires que chacun hasarda sur mon compte. Le vulgaire ne comprendra jamais ce qui tranche hardiment avec le commun de la vie ; et, comme pour se venger de ne pouvoir comprendre, il s'en rit comme d'une sottise, ou s'en étonne comme d'une folie.

(La suite au prochain numéro.)

Réponse à Z....a.

Une plainte d'amour s'exhalait de mon âme ;  
Courbé, je maudissais les tourments de ma flamme,  
Je regrettais le temps où sans émotions  
J'existais insensible à toutes passions.

La douleur m'agitait ; je l'appelais cruelle,  
Celle que j'aime tant ! et qui me paraît belle  
Comme un rayon du ciel dans un jour de clarté,  
Comme le pur reflet de la divinité.

Je l'appelais tyran de ma triste existence ;  
Je lui disais des mots durs comme la souffrance,  
Quand tu vins abriter sous ton aile d'azur  
Le pauvre enfant qui souffre en ce séjour impur.

O merci bien des fois de ta parole amie  
Qui vient m'encourager à supporter la vie,  
Où nous cheminons tous suivis par la douleur,  
La compagne de l'homme à la sombre pâleur !

Tu me vis abattu, ployé par la faiblesse ;  
Alors tu me versas le nectar de l'ivresse,  
Bonne sœur !... dont la voix me prête le secours

D'une âme sympathique à mes brûlants amours.

Oh ! que ton ambrosie est douce et savoureuse !  
Chaque goutte est un baume à l'âme malheureuse !  
Tu descends, n'est-ce pas, de la voûte des cieux  
Pour jeter ici-bas des sons harmonieux ?

Ta mission est sainte, oui, tu dois apparaître  
Blanche comme la vierge et ressemblant au prêtre  
Dont la main consacrée apporte au moribond  
Cette divine hostie où notre cœur se fonde.

Comme on doit être bien dans cette solitude  
Où s'écoulent les jours dans la béatitude,  
Sanctuaire céleste où les yeux indiscrets  
Ne peuvent de ton cœur deviner les secrets !

Ton langage est suave et pur comme la brise ;  
C'est un doux chant d'oiseau ; c'est la voix d'Héloïse  
Consolant son amant avec des mots d'amour ;  
C'est le son des accords de la divine cour.

Quand tu parles, ma sœur, on est sous le prestige  
D'une extase magique où l'âme qui s'afflige  
Puisse un courage saint et trouve le ferveur  
Qu'il faut pour apaiser les orages du cœur.

On t'écoute à genoux, tu ressembles à l'ange  
Descendu pour veiller sur Jésus dans son linge.  
Mais puisque dans ta voix le charme est si puissant  
Que chacun de tes mots rend le cœur frémissant,

Dis-lui combien je l'aime ! et combien sur sa lèvre  
Je voudrais m'abreuver d'une brûlante fièvre !  
Dis que je ne pourrais un seul jour l'oublier,  
Si nos cœurs s'embrasaient à ce même foyer.

27 novembre 1839.

VERGN.....

L'ALMANACH-RANDON.

Qui va là ? — L'année 1840, monsieur. — Il est trop tôt, vous passerez le 1<sup>er</sup> janvier. — Mais il sera trop tard, monsieur, pour vous faire ce présent. — Un présent ! donnez-vous la peine de vous asseoir ; couvrez-vous donc, jeune homme, faites entrer monsieur votre chien. Voyons ce présent. — C'est un almanach. — Un almanach ! est-ce que j'ai l'honneur de recevoir M. Mathieu Laensberg, ou M. Nostradamus, ou le Messenger de Bâle ? — Je m'appelle Randon tout court. Je ne suis, continua le jeune homme, ni astrologue, ni messenger boiteux : Dieu merci, je me tiens droit et je n'ai que faire des astres. — C'est donc le Double Liégeois, ou l'Almanach de France, ou l'Almanach Populaire ? — Pas davantage ; c'est l'Almanach-Randon. Et le jeune homme déploya un papier tout bigarré de dessins faits à la plume, de portraits-types copiés d'après nature, une galerie tout entière de caricatures, un musée de charges où les Lyonnais plus ou moins illustres apparaissent sur une seule ligne, depuis M. de La..... jusqu'à M<sup>me</sup> Girard, depuis M. Lié.... jusqu'à M. Deg.... et M. Mol...., les hommes de lettres et les financiers, toutes sortes de contrastes. J'avoue qu'un instant j'eus peur de me voir tiré à 20,000 exemplaires, mais il me rassura en me disant qu'il me réservait pour 1841 ; sans doute parce que ma popularité aurait eu le temps de s'établir et que je serais devenu un peu plus ridicule. C'était le fond de sa pensée, et je saisis l'occasion de l'en remercier aujourd'hui.

Maintenant dois-je m'exécuter de bonne grâce et vous faire l'éloge du susdit almanach ? Allons, soyons généreux. Or, écoutez. Mais j'y pense : si je raconte cet almanach depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre ; si je vous dis quand partent et arrivent les bateaux à vapeur du Rhône et de la Saône, les courriers de tous les pays et les chemins de fer des environs ; si je vous analyse les portraits-charges de ce musée qui sert de fronton à cet almanach, M. Randon m'appellera plagiaire et pourra m'attaquer en contrefaçon. Je crois donc prudent de ne pas l'irriter, car il s'en vengerait l'an prochain en me caricaturant affreusement. J'aime mieux me borner à vous dire que pour 25 cent. on fait une véritable trouvaille.

Allons, jeune émule de Nostradamus et de Mathieu Laensberg, qui ne lisez pas dans les astres, mais qui lisez si bien dans les physionomies, continuez votre œuvre nationale. Si les lauriers de ces messieurs vous ont empêché de dormir, votre tour est enfin venu de briller d'un éclat aussi vif que le leur depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Votre gloire est désormais établie entre le premier quartier et la pleine lune, et votre nom ne doit jamais être éclipsé, mais toujours visible à Lyon et lieux circonvoisins.

JOACH. D.

REVUE THEATRALE.

Gymnase.

Quand nous avons à parler des artistes de ce théâtre, nous éprouvons un bien-être qui fait courir facile et légère notre plume sous nos

L'entracte lyonnais.



*J. Béraud, rue d'Orléans, 6, à Lyon.*

**M. CONSTANT,**

*1<sup>er</sup> Comique, financiers.*

doigts; nous sommes à l'aise avec la critique : c'est une bonne sœur pour qui nous ne trouvons que des paroles amicales; nous nous sentons entraîné vers elle par un charme tout magique; elle ne nous inspire que des caresses d'amour. Lyon, en effet, ne doit-il pas être fier d'avoir un théâtre représenté par une troupe comme celle du Gymnase? Nous avons eu les visites successives de presque toutes les sommités dramatiques de la capitale; le vieux répertoire a été fouillé jusque dans ses replis les plus cachés. En vain demandait-il grâce pour sa vieillesse et son épuisement, en vain cherchait-il à faire valoir ses états de service et ses droits au repos, on a été impitoyable pour lui; il a bien fallu que le pauvre décrépît endossât de nouveau la livrée de ses premiers jours. Bouffé, Lafont, Lepeintre, Laferrière, Bernard-Léon, etc. etc., s'étaient chargés de le rajeunir en versant sur lui les parfums de leurs belles inspirations. Pendant ce temps nos acteurs existaient tristes et sans action; ils pressentaient le temps où, seuls et presque nus, ils seraient obligés de revêtir ces mêmes habits qui ne semblaient tenir leurs brillantes nuances que du talent des artistes parisiens; ils rêvaient d'abattement en songeant à la pâleur qu'ils devaient jeter après l'éclat du soleil. Mais c'était la modestie de leur âme qui leur envoyait ces pensées attristantes; car eux aussi ont le feu sacré au cœur, eux aussi ont les tempes battues d'un sang brûlant. Voyez-les plutôt dans ces mêmes personnages si bien parés par les acteurs de la grande cité, et dites-nous de bonne foi s'ils n'exercent pas sur vous une grande influence, s'ils ne jettent pas un reflet plein de vie, si vous vous surprenez à regretter sérieusement les voyageurs partis?

Barqui, dans *Phabus*, n'a-t-il pas compris le rôle aussi bien que Bouffé? Dans *Pauvre Jacques*, ne vous arrache-t-il pas de véritables larmes? Pensez-vous qu'Arnal puisse déployer plus d'esprit dans *le Plastron* que notre comique à nous? *Balochard* ne vous montre-t-il pas Ambroise à l'égal d'Achard? André est-il mieux joué par Lafont que par Alexandre? Croyez-vous que, lorsque le premier acteur du Gymnase de Paris insistait auprès de Danguin pour qu'il partageât avec lui les honneurs du rappel après la représentation du *Gamin*, croyez-vous, dis-je, qu'il ne rendait pas un hommage mérité au talent de cet excellent artiste? Vites-vous jamais sur cette scène une actrice d'une imagination plus dramatique que Mme Thibaut? Mme Adam n'est-elle pas initiée à tous les secrets de la parfaite comédienne? Où trouverez-vous ailleurs une artiste plus mignonne que Mlle Legros? etc., etc., etc. Oui, nous le répétons, il y a dans les cadres des talents de premier ordre. Pour en avoir une nouvelle preuve, analysons la soirée de vendredi dernier qui avait encombré la salle du Gymnase d'une foule immense. Tout avait concouru à augmenter la puissance des éléments de curiosité. L'affiche apparaissait séduisante comme les œillades coquettes d'une jolie femme; elle invitait au plaisir avec des mots entraînants. Pouvait-on, en effet, lui donner une couronne plus attrayante que l'annonce du bénéfice de Mme Thibaut, et puis un drame pyramidal de Bouchardy, et puis deux pièces du terroir dont l'une promettait de faire défiler devant vous les belles femmes de Lyon parmi lesquelles la doyenne, avait-on dit, devait se montrer sous les traits si expressifs de notre beau Breton, celion-adonis, au teint rosé, au regard fascinateur, à la taille de guêpe, à la main diaphane, au pied mignon, aux manières aimables, au ton musqué, à l'esprit pétillant, ce lovelace des lovelaces, ce modèle de structure humaine?

Le spectacle a commencé par *Antinoüs*, charmante petite bluette toute parfumée de mots spirituels, et bien supérieure à quantité de productions qui nous viennent de la capitale; une trop grande modestie a fait garder l'anonyme à l'auteur qui se décidera, nous l'espérons, à laisser jeter son nom sur l'affiche en tout petits caractères et dans l'intérêt de la gloire de notre bonne ville. Breton, vous le savez, est le sauveur des mauvaises pièces, pensez donc ce qu'il doit être dans celle-ci! Vernon prouve par ses créations que son avenir saura se faire un horizon pur de tout nuage. On a commencé après ce drame pyramidal, nous répétons le mot, qui pendant nombre de jours a fourni la pâture aux feuillets parisiens. Il n'est pas jusqu'à M. Janin qui n'ait écrit dans les *Débats* huit colonnes sur *Christophe le Suédois*, et pour arriver à quelle conclusion? C'est là le nœud gordien. Rien n'était amusant comme de suivre, si on le pouvait toutefois, les mille et une appréciations de l'œuvre de Bouchardy; c'était un dédale dont on risquait fort de perdre le fil et où l'on était exposé à sentir fondre ses ailes. La tour de Babel ne peut vous donner qu'une faible idée de cette confusion. Après avoir parcouru ce chaos, vous vous demandiez : l'ouvrage est-il bon ou mauvais? et on vous répondait :

Hippocrate dit oui, mais Gallien dit non.

Quant à nous, nous ne hasarderons aujourd'hui aucune opinion

sur cette œuvre, il faut la revoir pour pouvoir la juger; nous dirons cependant qu'il y a des passages sublimes, des idées de génie à la hauteur du sujet. Les interprètes se sont montrés grands comme le livre de Christophe. Alexandre, ce pauvre garçon qui depuis long-temps s'étiolait comme une fleur privée de son soleil vivifiant, a retrouvé toute son âme d'artiste. Naguère vous le voyiez pensif et abattu comme le malheureux phthisique, sa poitrine manquait d'air; il paraissait si souffrant qu'on se prenait de pitié pour lui. La cause de cette douleur muette qui le faisait si triste, c'est qu'on l'avait privé de sa condition de vie, de tout son bonheur, des enivrants bravos du public, des brûlantes émotions de l'artiste. Aussi, quand toutes ces choses lui ont été rendues, son âme a débordé avec violence, ses inspirations ont éclaté avec force, ses poumons se sont élargis, son cerveau a produit le génie; aussi l'avez-vous vu passer triomphant devant tout un peuple qui rugissait d'acclamations et se dressait comme un seul homme pour saluer son bienfaiteur.

Danguin était un noble vieillard bien malheureux et bien persécuté, mais aussi prêt à faillir sous le coup du bonheur qui lui rend son fils heureux, reconnu pour l'auteur de l'œuvre divine et destructive des fléaux qui ravageaient la Suède. Qu'on ne s'y trompe pas, cet acteur a un talent supérieur. Sa physionomie est toujours celle du personnage; il y a des sanglots dans sa voix, et une vérité exacte dans tout son jeu.

Saint-Léon a bien tracé le caractère de Frédage; mais nous qui sommes mêlé à la foule et qui suivons toutes ses sensations, nous devons dire que le ton emphatique et déclamatoire de cet artiste produit toujours un mauvais effet. Nous aimons à croire que cette observation sera écoutée comme le conseil d'une critique nullement malveillante. M. Saint-Léon a d'ailleurs d'assez belles qualités pour qu'on lui signale ses défauts.

Rousseau était chargé d'un rôle très-heureux dont il s'est fait l'interprète plus heureux encore. Ambroise est le poupon du public; il voit toujours en la foule une bonne mère avec qui il agit en bon fils. Tout est franc, tout est expansif chez lui; jamais la moindre arrière-pensée.

Mme Thibaut avait hérité du lot le plus pauvre; son rôle est froid et ingrat tout le long de la pièce, et nous l'estimons fort heureux d'être tombé sous le patronage de cette artiste.

*Les Belles Femmes de Lyon* sont venues ensuite nous soulager des émotions pénibles de *Christophe*. Ce vaudeville, tant soit peu décollé, est une critique adroite de l'œuvre qu'on publie à Paris. Les auteurs ne pouvaient pas mieux saisir le ridicule d'une entreprise qui a soulevé des acclamations de scandale dans la capitale; mais elle ne saurait être applicable à la publication qui a lieu à Lyon. Nous sommes loin d'approuver les changements survenus à cet ouvrage pour lui donner une couleur locale, parce que nous savons, nous, que rien ne justifie dans la publication de notre ville ces sortes d'épigrammes à feu long.

L'auteur du texte des *Belles femmes de Lyon* par livraisons est un jeune homme de beaucoup trop d'esprit pour jamais friser le ridicule ou le scandale. Ses portraits littéraires révèlent une main de maître, on y sent l'homme de salon, et nous qui savons ses goûts, nous dirons qu'il y a trop d'aristocratie dans ses manières exquises pour que jamais il descende à la nièce d'une acrobate. L'éditeur est un homme marié dont le caractère honorable le met à l'abri de toutes atteintes. Le peintre ou dessinateur est un type d'artiste, et qui par conséquent n'a rien de commun avec un caractère tracé pour un saltimbanque. Ses toiles n'ont pas besoin de se produire sous un nom emprunté. Si l'œuvre est une gloire pour le nom, le nom est un talisman pour l'œuvre. Le vaudeville de MM. Labie et Claudius rate donc complètement en voulant attaquer une production que nos plus grandes dames ont prise sous leur protection. La pièce a été très-bien jouée par MM. Breton et Ambroise, et par Mmes Adam, Leroy et Legros; elle a eu un succès d'enthousiasme. On a redemandé les auteurs.

VERGNOLLE.

#### QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande du docteur Piron : *Pourquoi, mercredi soir, les loges du Grand-Théâtre étaient-elles destinées à certaines dames? on a répondu : C'est parce que ces dames sont dignes des loges (d'éloges).*

M. Paul Préaud a demandé : *Quel est l'acteur le plus jeune qui joue dans Christophe le Suédois?*

#### CAUSERIES.

La séance d'improvisation italienne que le célèbre poète Regaldi

devait donner hier samedi, dans la salle de l'hôtel Saint-Nizier, place de la Fromagerie et rue de la Poulaille, 19, n'aura lieu que demain lundi, à sept heures du soir. L'heureux effet qu'ont produit les chaudes inspirations du poète, lors de sa première séance, lui promet un auditoire fort nombreux : chacun voudra entendre ce langage si beau et si suave que l'on compare à la voix de Dieu.

— M<sup>lle</sup> Hélène Cundell, la sœur de notre *diva prima dona*, est partie pour Montpellier, où elle va tenir l'emploi qu'occupe si brillamment parmi nous M<sup>lle</sup> Elisabeth sa sœur. Adieu donc nos belles romances et leur délicieuse interprète.

### Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6  
(Au centre de la rue).

#### ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

sup

### VÉRITABLES CUIRS A RASOIRS

CHIMIQUES ET ÉLASTIQUES

De A. Goldschmidt et Co, de Berlin et  
Strasbourg, inventeurs.

PRIX : Vis en bois, 5, 6 et 7 fr.

Vis en fer, 8, 9, 10 et 12 fr.

MM. A. GOLDSCHMIDT et comp., de Berlin et Strasbourg, ont l'honneur de prévenir le public que le dépôt spécial des produits de leur invention marqués de leur nom (ce qu'ils prient de remarquer), précédemment chez M. Allongue, est maintenant chez M. J.-P. Royer, quincailler-parfumeur, angle des places des Carmes et Boucherie-des-Terreaux, n° 7, à Lyon. Ils déclarent en même temps que toutes contrefaçons offertes à des prix inférieurs ne peuvent être nullement mises en comparaison avec les véritables cuirs dont ils sont les inventeurs.

Le public de Lyon a bien reconnu la valeur de cette invention, et a toujours honoré MM Goldschmidt de la plus grande confiance, ce dont ils font mention avec reconnaissance et orgueil.

A la même adresse, grand assortiment de jouets d'enfants, articles de chasse, pêche et nouveautés.

MAGASIN SPECIAL ET DEPOT de chaussures de Paris pour toutes les saisons.

Bottines satin turc, Escarpins forts, 8 fr. 25

id. id. forts Souliers, 8 90

Socques tout cuir, pour femme, 5 75

Ainsi que toutes espèces de chaussures à des prix aussi avantageux, et dont on pourra se procurer le prix-courant au magasin sus-indiqué.

Dépôt des parfumeries de la maison L. T. Piver, de Paris, et des autres parfumeurs.

Pommade Amandine aux limaçons, inventée par feu J. P. Royer, breveté, ancien parfumeur du roi, pour adoucir la peau, la préserver des gerçures et boutons sanguins, et les faire disparaître de suite ; du meilleur effet pour les maux de lèvres.

### AVIS.

Diners à 1 fr. 25 c.,

Grande rue Longue, 13, au 1<sup>er</sup>, à l'angle de la petite rue Longue, à Lyon.

Le sieur GIROUD, restaurateur, vient d'ouvrir un restaurant au genre de Paris, tenu ci-devant par le sieur VICTOR.

Potage, 4 plats à choisir sur une carte bien variée, demi-bouteille de vin vieux, 3 plats de dessert, et pain à discrétion.

On peut prendre 15 cachets pour 18 francs.

Il sert aussi à la carte, tient pension et porte en ville ; il tient table d'hôte, de 1 f. 50 c. à deux heures, et de 2 f. de quatre à cinq heures.

Le service se fera à toute heure jusqu'à onze heures du soir. On trouvera dans l'établissement propreté et célérité.

### EN VENTE.

Superbes Epreuves du Daguerriotype, avec la Description du Daguerriotype et du Diorama ; 2<sup>me</sup> édition, augmentée et corrigée. — Chez CHARRASSE, graveur et imprimeur en taille-douce, quai des Célestins, 50. — On y trouve aussi un très-grand assortiment de Cachets de fantaisie, Timbres, Plaques, etc. ; Cartes de visite d'un nouveau genre de Paris et d'Allemagne.

### AVIS.

Quai Saint-Antoine, 26, près l'allée Marchande,  
CHEZ HENRY, COIFFEUR.

Nouveau Magasin de Perruques, Toupets et Faux Tours en tous genres, d'une confection perfectionnée. Pour ne point induire en erreur le public, le sieur Henry prévient qu'il ne fait usage d'aucun charlatanisme pour les procédés des ouvrages qui sortent de ses mains. Le tout à des prix très-modérés. Un très-beau Salon pour la coupe des cheveux, où régneront soins et propreté, est attenant audit Magasin.

NOTA. — M<sup>me</sup> Henry fabrique toujours les Cols pour civil et militaire ; elle tient un assortiment de Cravates nouvelles, Parfumeries, Gants et Bretelles.

### HISTOIRE DE FRANCE

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR TH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8° de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successieurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

### Dragées Arabiques,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13.

Cette Préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament ; c'est un bonbon d'une qualité suave et parfait, employé avec le plus grand succès pour la guérison des rhumes, toux, asthmes, catarrhes, phthisies, coqueluches, enrôlements, et toutes affections de poitrine. Elle calme la toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac.

PRIX DE LA BOITE : 1 F. 25 C.

Chez M. Roman, et dans son Dépôt, place des Terreaux, n° 2, ancienne maison Véricel.

### HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

M. SÈVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

### Logogriphe.

Sur quatre pieds, l'ambitieux me désire,  
Surtout quand je sors du budget ;  
Sur trois, au talent que j'inspire  
De l'immortalité j'aplanis le trajet.

Mot du dernier logogriphe : T-ouison.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

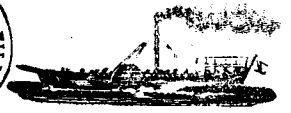
LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 19.

### AVIS.

Le goût agréable et l'heureuse efficacité du CAFE ALIMENTAIRE sont sans cesse proclamés par les personnes qui en font usage ; les médecins les plus célèbres le recommandent surtout aux personnes délicates et nerveuses ou incommodées par le sang ou ses acrétes, et à celles qui ont l'habitude du café des files dont le principe irritant est nuisible à la santé.

La fabrique est à Lyon, place du Change, n° 4. On le trouve dans les dépôts suivants :

M. BADOIL, herboriste, rue Belle-Cordière ;  
MM. FANGE et MASSONNIER, épiciers, près du pont, à la Guillotière.



### BATEAUX A VAPEUR

De Lyon à Chalon.

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUS LES JOURS, A 6 HEURES DU MATIN, LE CYGNE les jours IMPAIRS, L'AIGLE les jours PAIRS.

### AUX DEUX PHILIBERT,

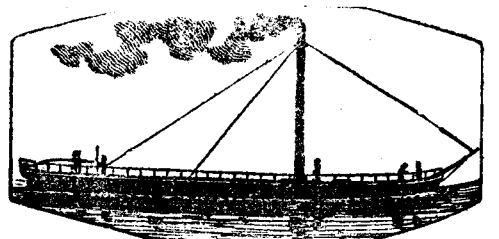
Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviennent MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.



### BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

[Départ tous les jours, à 5 heures du matin.]

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des aménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.



MARLEIX  
PARIS  
GOLS  
TAILLEUR  
CHEMISES  
13, PLACE  
PLATRE LYON